

PRIX Nicole BAGARRY KARATSON 2006 :

Joëlle DUFEUILLY

Quel est votre rapport à la langue hongroise ?

J'ai commencé à apprendre le hongrois par simple curiosité, sans connaître un mot de cette langue, ni le pays, j'avais simplement envie d'apprendre une langue peu connue, la langue d'un pays à la fois proche et lointain. J'ai eu presque immédiatement un "coup de foudre" pour cette langue, réputée difficile, voire impossible à maîtriser pour un étranger. Son aspect ludique, créatif m'a séduite, et m'a, étrangement, permis de redécouvrir la langue française. Elle m'a également permis d'accéder à une culture très riche, particulièrement dans le domaine littéraire. Quand j'ai commencé à me consacrer à la traduction, les éditeurs français montraient un peu de réticence à l'égard de textes qu'ils ne pouvaient pas lire, qu'ils ne pouvaient pas juger, il fallait donc batailler pour les défendre, une expérience qui, finalement, a joué un rôle très positif.

Aviez-vous déjà traduit des écrivains hongrois ? Quel rang ce livre occupe-t-il dans la suite de vos traductions ?

J'ai traduit un certain nombre d'écrivains, pour la plupart, contemporains (Esterházy Péter, Darvasi László, Lázár Ervin, Vámos Miklos), mais László Krasznahorkai occupe une place particulière dans ma vie de traductrice ; c'est en traduisant un de ses textes (Le troisième discours), dans le cadre d'une anthologie, que j'ai été réellement confrontée à l'acte de "traduire", dans toute sa complexité, et que j'ai découvert l'immense plaisir que procure le fait de traduire un "grand écrivain". Lors de cette première expérience, j'ai rencontré l'auteur, qui m'a beaucoup aidée, et m'a, en m'accordant sa confiance, énormément encouragée. J'ai donc, ensuite, décidée de traduire son premier roman (Tango de Satan) ; j'ai préparé un dossier que j'ai présenté à plusieurs éditeurs, et les Éditions Gallimard ont accepté de le publier.

Pourquoi choisir, de préférence, un roman contemporain, qui demande une connaissance et une véritable compréhension de la vie quotidienne en Hongrie ?

Je choisis de traduire, de préférence, des écrivains contemporains, d'une part, par goût littéraire, d'autre part, je pense que la vie quotidienne en Hongrie est moins "différente" aujourd'hui qu'à l'époque du régime communiste, par exemple. Par ailleurs, je me rends régulièrement en Hongrie, où j'ai séjourné presque une année entière, ce qui n'était pas possible avant la chute du rideau de fer.

Le style "proustien" de Krasznahorkai, ses phrases "alambiquées" qui n'en finissent pas, ont-ils représenté pour vous un sérieux obstacle à la traduction ?

La phrase de Krasznahorkai représente, bien évidemment, la difficulté majeure à résoudre. C'est une phrase polyphonique, qui juxtapose différents niveaux de discours, étirée à l'extrême, et dont la structure est plutôt de type germanique, difficile à restituer en français. Grâce à mes précédentes expériences, cette phrase m'est cependant devenue familière. La première étape du travail consiste à bien identifier tous les éléments qui composent cette phrase, et c'est cette étape qui, n'étant pas hongroise, me pose le plus de problèmes. J'ai la chance de pouvoir consulter une amie hongroise, Suzane Boizard, qui m'aide beaucoup dans cette étape. Une fois que je possède ces éléments, commence alors un long travail, pour reconstituer ce puzzle, tout en conservant le rythme, qui est essentiel. Ce travail demande beaucoup de temps, mais apporte beaucoup de plaisir.

Propos recueillis par

Agnes Grebot

Association des Amis de l'Institut Hongrois